

### Manière de soigner et de conduire un cheval en route.

Lorsqu'un cheval qui n'a pas l'habitude des grandes courses est destiné à faire un voyage, on doit, avant le départ, doubler la ration d'avoine qu'il reçoit ordinairement sans augmenter celle du foin. Lorsqu'on arrive soit au but que l'on veut atteindre, soit au lieu où l'on doit prendre du repos, il faut, aussitôt que le cheval est à l'écurie, lui donner deux litres d'avoine, et, s'il a très chaud, bouchonner fortement avec un bon bouchon de paille le corps et les jambes. Si même la chaleur était grande et que le temps fût mou, il faudrait frotter les jambes avec de l'eau de-vie ou du bon vinaigre, puis jeter sur l'animal une couverture sous laquelle on met un peu de paille, afin que la sueur dont il est trempé puisse sécher. Lorsque le cheval a mangé l'avoine, on lui donne une quantité de foin proportionnée à sa taille. Lorsqu'il a fini, on le fait boire et on lui donne deux autres litres d'avoine, ou même trois si c'est un fort cheval. Après deux heures de repos, y compris le temps qu'il a employé à prendre son repas on peut remettre le cheval en route, à moins qu'il n'ait parcouru une très grande distance, comme 40 kilomètres par exemple ; il faut alors lui laisser un repos de quatre ou cinq heures. Le soir on le soigne comme au repas du jour.

Si la course n'était en tout que de 25 à 30 kilomètres, il serait préférable de la faire d'un seul trait, à moins que le cheval ne fut pas bon.

Lorsqu'il fait très chaud les chevaux souffrent quelque fois de la soif en route, parce qu'ils transpirent beaucoup ; quand on s'en aperçoit, il faut s'arrêter sans dételer, leur faire boire modérément l'eau la moins froide possible, et se remettre de suite en route, afin de ne pas interrompre la transpiration. Les chevaux peuvent boire étant bridés ; on défait seulement les fausses rênes.

Lorsqu'un cheval a parcouru une route couverte de poussière, on doit en arrivant lui faire laver les yeux, les naseaux et les parties naturelles avec de l'eau, même acidulé avec un peu de vinaigre si la poussière est considérable. Quand il fait beaucoup de boue, on doit laver les jambes et le ventre du cheval pour que la boue n'y reste pas attachée en séchant.

En route on ne doit jamais faire manger l'avoine à un cheval sans le dételer, bien qu'il ne soit pas nécessaire de le déharnacher. Lorsqu'un cheval mange l'avoine, il est très disposé de s'affranchir de l'autorité de son maître, et quelquefois le plus doux devient à ce moment rétif et méchant ; étant débridé, il pourrait s'échap-

per, entraîner la voiture et causer de graves accidents. De même on ne doit jamais s'approcher des chevaux, à l'écurie lorsqu'ils mangent l'avoine, du moins sans une nécessité absolue ou à moins qu'ils n'aient une grande habitude de vous voir, et encore ne doit on jamais s'approcher d'un cheval sans lui avoir préalablement fait entendre sa voix, surtout lorsqu'il est à l'écurie, et à bien plus forte raison lorsqu'il mange.

Si l'on avait un très long voyage à faire, il faudrait, quelques jours à l'avance, augmenter un peu la ration d'avoine qu'on donne habituellement au cheval, et, pendant la route, lui donner moins de foin et plus d'avoine ; cependant il ne faut pas tomber par l'excès, parce qu'on risquerait de rendre le cheval fourbu.

Lorsque cet accident arrive, ce que l'on reconnaît à la roideur des mouvements de l'animal, qui sont saccadés, et dont les membres semblent agir par des ressorts, il faut le mettre au pas et gagner un endroit où l'on puisse le faire saigner ; on le remet ensuite en route, toujours au pas, jusqu'au but du voyage, puis on appelle un vétérinaire, et non un maréchal-ferrant, qui ordonne le traitement à suivre selon l'état de l'animal.

Lorsqu'on fait une course très longue et très pénible, de deux ou plusieurs jours, on peut donner au cheval autant d'avoine qu'il en veut manger ; il sait très bien se rationner lui-même et n'est pas exposé à une fourbure, comme dans le cas où on lui donnerait une trop forte ration avant le départ. Dans ce cas il mange très peu de foin. Cependant, si on avait affaire à un cheval gourmand, il faudrait le rationner.

Il faut au départ ménager la marche du cheval, le retenir même s'il voulait prendre de suite son allure ordinaire, qu'il force même souvent au sortir de l'écurie, après avoir été bien pansé. Peu à peu on fait accélérer la marche, et au bout de 1 à 2 kilomètres il doit avoir toute sa vitesse. Il est nécessaire d'animer un cheval et de ne pas le laisser ralentir sa marche ; mais on ne doit pas le forcer, surtout si l'on a une longue route à parcourir ; chaque animal a son train, qu'il convient de soutenir, mais de ne pas outre-passer.

Dans les descentes, on doit ralentir le trot du cheval et le bien soutenir avec les guides. Si la descente est très rapide, il faut le mettre au pas. Dans les petites montées, on doit tâcher de conserver un petit trot et même de ne pas ralentir si la montée est courte. Si elle est rapide et longue, il faut mettre le cheval au pas, mais soutenir son allure ; les chevaux prennent quelquefois un pas trop lent qui

les fatigue autant qu'un pas allongé, et on perd beaucoup de temps.

Lorsque l'on conduit, on ne doit jamais laisser flotter les guides d'un cheval à leur gré ; l'animal doit toujours se sentir tenu par son maître ; non-seulement cela lui donne de la confiance, mais c'est le seul moyen de le soutenir s'il butte et menace de tomber, ce qui peut arriver aux meilleurs chevaux. Il ne faut pas écarter les bras à droite et à gauche pour tirer les guides lorsqu'on veut aller de l'un ou de l'autre côté de la route, mais les tirer à soi sans écarter les bras. Les guides se tiennent de la main gauche quand on conduit d'une seule main ; on prend le fouet de la main droite. Si l'on conduit des deux mains, on tient alors le fouet et un guide de la main droite. Il faut bien se garder lorsqu'on veut fouetter le cheval de lâcher la guide, il pourrait en résulter de graves accidents, on la passe de la main gauche pour la reprendre ensuite de la main droite.

On ne doit jamais se mettre en route sans un fouet. D'abord le cheval, qui reconnaît bientôt qu'on ne peut pas le fouetter, ralentit sa marche, et, lors même qu'on en n'aurait pas besoin pour soutenir son allure, un coup de fouet est souvent nécessaire dans un embarras ou lorsqu'un autre cheval, mal conduit, s'approche trop du vôtre et risque de vous accrocher, etc.

Lorsqu'on est en route et qu'on veut dépasser un attelage quelconque qui marche devant vous, on doit passer à gauche ; mais quand, au contraire, l'attelage vient à vous, il faut prendre la droite ; chacun doit céder la moitié de la voie. Les gros rouliers, les grosses diligences et la malle poste ne sont pas tenus de se déranger pour une voiture particulière.

Lorsqu'on a fait atteler un cheval qui n'est pas habituellement chargé de cette besogne, il faut avant de monter en voiture, examiner avec attention s'il est convenablement attelé ; on oublie, ou l'ignorance de la manière de disposer les harnais, peut causer des accidents. Lorsque une femme est appelée à conduire quelquefois, il est indispensable qu'elle connaisse parfaitement la manière d'atteler.—G. des O.

**Radiger & Cie.**  
**MARCHANDS**  
de vins liqueurs & cigares.  
477 RUE PRINCIPALE,  
**WINNIPEG.**

15 9 89.1a